

Le septième jour est un jour de repos, dans lequel on ne doit faire aucun travail, d'où le nom de sabbat, ou jour du repos, qui lui est donné en assyrien comme en hébreu¹. Une tablette assyrienne explique elle-même le sens du mot *ša-bat-tum* par ces mots : *um nuh libbi* « jour du repos du cœur². » Mais chez les Assyriens, le sabbat est qualifié de « jour néfaste, » en ce sens que l'on ne doit offrir en ce jour aucun sacrifice. Il était consacré à un dieu spécial. Une tablette nous fournit à ce sujet les renseignements suivants sur le mois intercalaire Éluł :

28. Septième jour. Fête (?) de Marduk et de Zarpanit, jour consacré.
29. Jour *hul gál*. Le roi des grands peuples
30. ne doit pas manger la chair grillée, ni la chair de *tumri* bouillie;
31. il ne doit pas changer le vêtement de son corps;...
32. (il ne doit pas) offrir des sacrifices. Le roi sur un char ne doit pas (monter?)³.

Nous voyons par là que le premier sabbat d'Éluł était consacré à Mérodach et à Zarpanit, comme nous y apprenons que le second, le troisième et le quatrième, c'est-à-dire le 14, le 21 et le 28 du mois étaient dédiés respectivement à Ningi et à Nergal, à la lune et au Maître (le soleil), à Ja et à Nergal⁴.

¹ *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. II, pl. 32, l. 16 a, b.

² *Ibid.*

³ *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. IV, pl. 32, col. 1. — Cf. Sayce, *Records of the past*, t. VII, p. 159; E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1883, p. 19; Lotz, *Quæstiones de historia sabbati*, in-8°, Leipzig, 1883, p. 39-60. — Les conclusions que les assyriologues ont tirées de ces textes sont contestées par le P. A. Durand, *La semaine chez les peuples bibliques*, dans les *Études religieuses*, 15 juin 1895, p. 214-222.

⁴ *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. IV, pl. 32, col. 1. Chaque jour du mois était du reste consacré à une divinité. Voir là-dessus

CHAPITRE II.

LE PREMIER HOMME.

Les fragments divers et les sept tablettes du poème assyrien de la création, dans ce qui nous en a été conservé, ne nous apprennent rien de particulier sur la manière dont l'homme fut créé. Un autre poème chaldéen, l'épopée de Gilgamès, supplée, mais bien imparfaitement, à cette lacune. Nous aurons souvent l'occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler de Gilgamès et du poème qui nous raconte ses exploits. Il est donc nécessaire, avant tout, de le faire connaître.

Depuis 1872 jusqu'à 1890, ce héros chaldéen a été communément appelé Izdubar, parce que les caractères cunéiformes avec lesquels son nom est écrit se lisent phonétiquement Is-u-bar. Une tablette bilingue du British Museum¹, provenant de Babylone, a permis à M. Pinches² d'établir que la véritable prononciation est *Gi-il-ga-meš* :



et sur la semaine, E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1883, p. 18-22. — Cf. Sayce, *Fresh Light*, p. 24-25; Id., *Lectures on the origin and growth of Religion*, in-8°, Londres, 1887, p. 76-77; Id., *The Higher Criticism and the Verdict of the Monuments*, in-8°, Londres, 1894, p. 74-78; St. Ch. Boscawen, *The Babylonian and Jewish festivals*, dans *The Babylonian and Oriental Record*, t. IV, janvier 1890, p. 34-36.

¹ Elle est cotée 82-5-22, 915.

² Dans le *Babylonian and Oriental Record*, octobre 1890, t. IV, p. 264.

Ce nom avait été conservé par Élien¹, comme celui d'un roi de Babylone dont la légende rappelle celle de Persée². Précipité après sa naissance du haut d'une tour, le Gilgamès de l'écrivain grec avait été sauvé par un aigle et était monté, plus tard, sur le trône de son grand-père Sévéchoros, comme l'avaient prédit les sages chaldéens. Tout autre est d'ailleurs la légende du héros épique Gilgamès.

Le poème qui célèbre ses hauts faits est tout à la fois une sorte d'Iliade et d'Odyssée antique, qui résume dans un cadre fictif les connaissances des premiers Babyloniens, connaissances physiques, philosophiques et religieuses. Il est écrit sur douze tablettes, retrouvées dans la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive³; elles sont malheureusement incomplètes; la onzième tablette, contenant la légende chaldéenne du déluge, est la seule qui ait pu être reconstituée à peu près en entier⁴.

Les exemplaires que nous possédons sont des copies exécutées par ordre d'Assurbanipal, au VII^e siècle avant notre ère, sur un original très ancien qui existait dans la ville d'Érech, cité savante de la Chaldée, où florissait, dès une époque reculée, une école célèbre. La date de l'original est inconnue. Ce-

¹ Καλείται Γίλγαμος. Élien, *Hist. anim.*, XII, 21, édit. Didot, p. 210.

² Voir J. Oppert, *Le Persée chaldéen*, dans le *Journal asiatique*, novembre-décembre 1890, p. 553. Cf. F. Hommel, dans les *Proceedings of the Society of biblical Archaeology*, mai 1893, t. XV, p. 291-300, novembre 1893, t. XVI, p. 13-15.

³ Voir plus haut, p. 184.

⁴ G. Smith est le premier qui a fait connaître des parties notables du poème de Gilgamès. Tout ce que l'on en possède a été publié par P. Haupt, *Das Babylonische Nimrodepos*, 1^{re} part., in-4^o, Leipzig, 1884; 11^e part., 1891; Id., *Die zwölfte Tafel des babylonischen Nimrod-Epos*, dans les *Beiträge zur Assyriologie*, t. I, Leipzig, 1890, p. 48-79, 313-329; A. Jeremias, *Izdubar-Nimrod*, in-8^o, Leipzig, 1891; A. Loisy, *Les mythes chaldéens*, p. 39-94; J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne, Is-Isu-bar-Gilgamès*, in-8^o, Paris, 1894.

pendant G. Smith, qui le premier en a publié des fragments, n'hésite pas à la faire remonter au moins à dix-sept siècles avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, à une époque antérieure à Moïse. Il s'appuie, pour établir cette haute antiquité, sur l'usage des caractères très anciens que les copistes du roi de Ninive ont plusieurs fois reproduits tels quels, peut-être parce qu'ils n'en comprenaient pas le sens. Il s'appuie également sur les variantes que présentent les trois exemplaires qu'il avait étudiés, et sur l'introduction, dans le texte ninivite, de gloses explicatives qui existaient déjà dans le texte d'Érech. Ces gloses supposent que le manuscrit copié au VII^e siècle était lui-même une copie, faite sur un original dont plusieurs mots étaient déjà obscurs à l'époque de cette première transcription¹, ce qui nous reporte à une époque fort ancienne. Quelque valeur qu'on attache à ces considérations, il est impossible de douter de l'antiquité² du poème cunéiforme³.

Les légendes qu'il raconte furent extrêmement populaires. Nous en avons la preuve dans les innombrables cylindres qui représentent Gilgamès⁴ et reproduisent ses exploits. Sa figure colossale ornait l'entrée des palais des rois à côté des

¹ Les gloses ne pouvaient être mises que sur une copie et au moment de la transcription, car la brique une fois cuite ou séchée ne peut plus recevoir de caractères.

² Voir diverses autres preuves dans J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, p. CVI.

³ D'après un fragment découvert par M. Pinches, l'auteur du poème se serait appelé Sin-liqi-unnini. Sayce, *Smith's Chaldean Account of Genesis*, 1880, p. XII et 12. On trouve l'inscription suivante dans le catalogue de la bibliothèque d'Assurbanipal : « *Histoire (?) de Gilgamès, de la bouche de Sinliqiunnini.* »

⁴ Voir, Figure 16, Gilgamès sur un antique cylindre babylonien. Cf. *Collection de Clercq. Catalogue méthodique et raisonné des antiquités assyriennes publié avec la collaboration de M. J. Ménant*, in-f^o, Paris, t. I, 1885.

majestueuses figures des taureaux androcéphales ¹. Il ressemble fort au grand chasseur de la Genèse, Nemrod ². Sa renommée se répandit jusque chez les Grecs par des voies inconnues et ses travaux s'y transformèrent et devinrent en partie ceux d'Hercule. Les représentations archaïques de Thésée frappant le Minotaure ne sont autres que Gilgamès terrassant le lion ³.

Le héros, Gilgamès, était une sorte de demi-dieu, descendant de Samas-napistim, le Noé chaldéen, et originaire, semble-t-il, de la ville de Marad ⁴. Les monuments figurés nous le représentent comme un géant d'une force surhumaine, le prototype de l'Héraclès des Hellènes; il étouffe un lion en le serrant sous son bras ⁵. Une épaisse chevelure frisée retombe sur ses épaules; sa barbe, également frisée, couvre sa poitrine.



16. — Gilgamès, armé de la *zukat*.
Cylindre babylonien.

On peut l'induire de ce que, lorsqu'il a tué un taureau monstrueux, il en offre, pour servir de vases sacrés, les cornes gigantesques, qui pouvaient contenir six mesures (*gar*) d'huile, au dieu de Marad. Tabl. vi, l. 192. Il n'est pas inutile de remarquer que la racine *marad* est celle du nom de Nemrod dont les exploits de Gilgamès rappellent le souvenir.

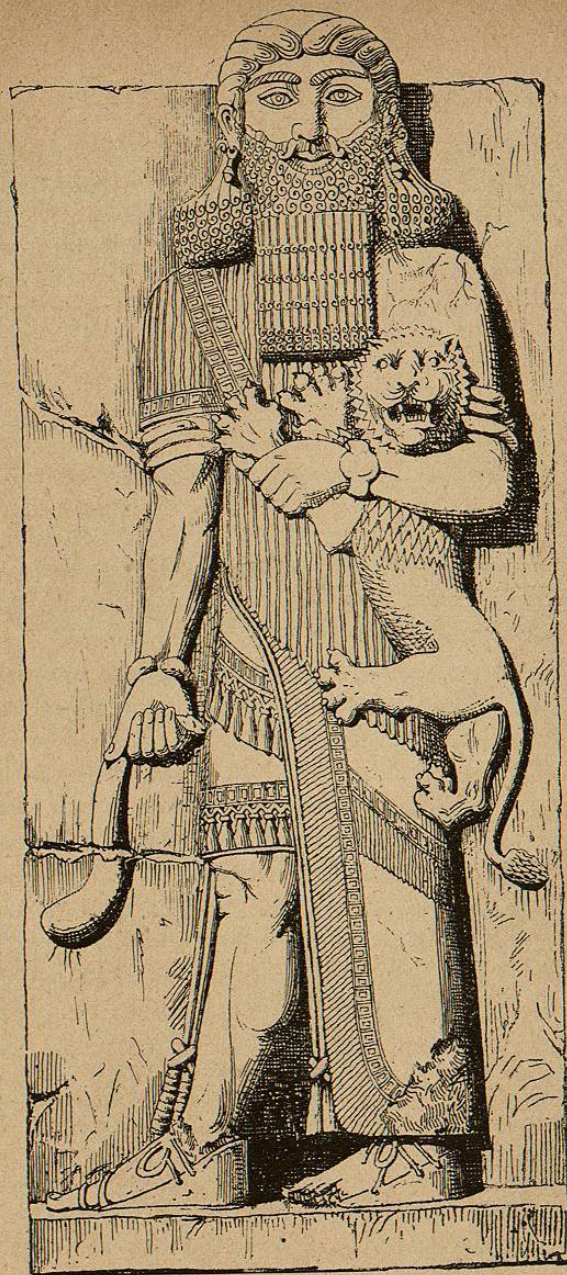
¹ Voir au t. iv, les ruines d'un palais assyrien. La Figure 17, p. 244, est la reproduction d'un bas-relief de Gilgamès qui était placé à l'entrée du palais de Sargon, à Khorsabad.

² Gen., x, 9. — Voir p. 344.

³ Voir M. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, 5 in-f°, Paris (1884-1889), t. III, p. 83. Cf. *Journal asiatique*, juillet 1885, p. 54.

⁴ On peut l'induire de ce que, lorsqu'il a tué un taureau monstrueux, il en offre, pour servir de vases sacrés, les cornes gigantesques, qui pouvaient contenir six mesures (*gar*) d'huile, au dieu de Marad. Tabl. vi, l. 192. Il n'est pas inutile de remarquer que la racine *marad* est celle du nom de Nemrod dont les exploits de Gilgamès rappellent le souvenir.

⁵ Voir, Figure 17, Gilgamès, d'après un bas-relief du Musée assyrien du Louvre.



17. — Gilgamès, d'après un bas-relief du Louvre.

l'accueillait dans la ville d'Érech par ce chant, qui exalte sa vaillance :

200. Qui est brave parmi les braves ?
 201. Qui est fort parmi les forts ?
 202. Gilgamès est brave parmi les braves ;
 203. Gilgamès est fort parmi les forts¹.

Le poème composé en son honneur s'ouvre par ce début solennel :

1. Histoire (?) de Gilgamès, de celui qui a vu l'abîme,
 2. a tout connu...
 4. sans exception.
 5. Il a vu les secrets et [pénétré] ce qui était caché ;
 6. Il a apporté la nouvelle de ce qui eut lieu avant le déluge ;
 7. Il a fait un long voyage et il s'est fatigué²...

La ville d'Ourouk ou Érech, « la brillante demeure, le sanctuaire d'Anou et d'Istar³, » *Uruk supuri*, « Érech la bien gardée, » est l'Iion du poète babylonien, mais Gilgamès en est le pasteur ou le chef, non l'ennemi. La cité chaldéenne était-elle alors assiégée ? On l'a supposé⁴ et l'hypothèse est vraisemblable, quoique ce qui nous reste du texte soit fort obscur. Ce qui ressort, en tous cas, clairement des débris mutilés du texte, c'est que la déesse Arourou, sur l'ordre d'Anou, à la prière des habitants d'Érech, crée un héros appelé Éabani⁵ le type de l'homme de la nature, velu, grossier, sauvage, mais fort comme un taureau⁶, destiné à

¹ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. vi, p. 30.

² P. Haupt, *Nimrodepos*, tabl. 1, col. 1; J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, p. 3.

³ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. II, col. IV, l. 37, p. 9.

⁴ A. Loisy, *Les mythes chaldéens*, p. 41-42.

⁵ Voir plus loin, p. 236.

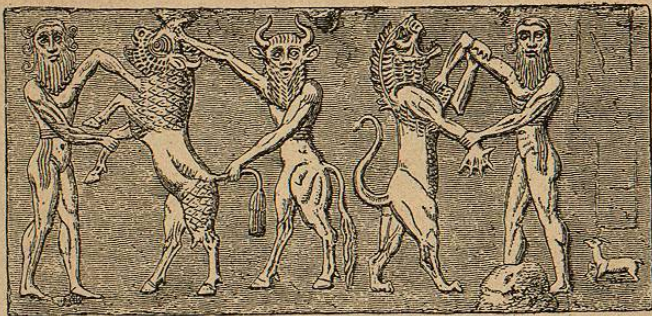
⁶ Éabani est souvent représenté sur les cylindres chaldéo-assyriens.

devenir le compagnon et comme le complément de Gilgamès qui, par beaucoup de côtés, représente déjà l'homme civilisé.

Le poème raconte longuement à l'aide de quelles séductions Éabani est attiré des montagnes, où il vivait dans la compagnie des bêtes, au sein de la cité d'Érech,

38. Là où réside Gilgamès, le héros accompli,

39. Qui, tel qu'un buffle, domine sur les hommes¹.



18. — Gilgamès et Éabani. Cylindre babylonien.

Des songes prophétiques avaient annoncé au héros chaldéen l'arrivée de l'homme des bois. Après diverses péripéties, les douceurs de la vie molle des villes produisirent leurs effets de séduction sur Éabani. Malgré de fréquentes velléités de résistance, il se laissa gagner, ne retourna point dans ses forêts, au milieu des animaux sauvages et devint le compagnon, l'auxiliaire et l'ami dévoué de Gilgamès. L'intervention des dieux, et en particulier celle de Samas (le Soleil), avait achevé de dompter cette nature sans frein.

de même que Gilgamès. Voir Figure 18. Éabani est figuré avec les oreilles, les cornes, les pieds et la queue d'un taureau.

¹ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. II, col. IV, l. 38-39 et 45-46, p. 9.

Les divinités de la Chaldée, en unissant ainsi les deux héros et les deux forces, celle de l'homme civilisé et celle de l'homme barbare, avaient un grand dessein : elles voulaient, à l'aide de cette alliance, triompher de Houmbaba, l'ennemi d'Érech, dont « le rugissement est comme la tempête¹ » et qui habite au loin au milieu d'une forêt, appelée la forêt du Cèdre. Gilgamès et Éabani s'y rendent :

1. Ils s'arrêtèrent ; ils touchaient à la lisière du bois.
2. Ils contemplèrent le cèdre dans toute sa majesté,
3. Ils examinèrent les abords de la forêt...
6. Ils virent la montagne du cèdre, séjour des dieux, sanctuaire d'Irnini.
7. Sur le versant de la montagne se dressait le cèdre aux fruits abondants (?)
8. A l'ombre salubre et délicieuse².

Les détails de la lutte contre Houmbaba ne nous sont pas conservés suffisamment, mais il fut vaincu et la défaite de ce redoutable adversaire fut le premier exploit des deux amis.

Gilgamès remporta bientôt une nouvelle victoire d'un genre différent : la déesse Istar, la Vénus chaldéenne, charmée de sa vaillance, lui offrit de le prendre pour époux : mais lui, connaissant son inconstance et sa perfidie, qui ont déjà fait tant de victimes dont il lui rappelle l'histoire, refuse sa main avec mépris. La déesse irritée fait créer par Anou un taureau céleste et l'envoie sur la terre pour faire périr celui qui l'a dédaignée. Vains efforts ! Éabani saisit le taureau divin « par l'épaisseur de la queue³ » et Gilgamès le tue en le frappant entre les cornes.

¹ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. IV, col. V, l. 3, p. 18.

² J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. V, col. I, p. 21.

³ J. Sauveplane, *Une épopée babylonienne*, tabl. VI, col. I, l. 123, 147, p. 27-28.